Approche indisciplinée des espaces littéraires

BERTRAND WESTPHAL*

MOTS-CLÉS : Géocritique, interdisciplinarité, spatial turn, arbre de Porphyre.

KEYWORDS: Geocriticism, Interdisciplinarity, Spatial turn, Tree of Porphyry.

Compte tenu de l'intitulé de ce bref essai, il serait de mauvais goût de commencer par autre chose qu'une marque d'innocente indisciplinisme. Or donc... Pascal avait une manière bien à lui, mais qui n'était pas exempte d'implications géocritiques, de poser la question des limites, du vrai et de sa relativité. J'hésite à la rappeler, tellement elle est rebattue, mais le ferai tout de même par acquis de conscience : « Vérité en deçà des Pyrénées, erreur au-delà ». Pascal avait-il raison ? On veut bien le croire. On le croit. Cependant, certains esprits chagrins – ou, à l'inverse, nullement chagrins, car tout dépend du point de vue que l'on adopte – ont osé mettre en doute sa parole. Voici ce qu'écrivait l'énigmatique *joseta* qui, sous couvert de son pseudonyme, commente sur un forum moins borné que d'autres la *pensée* du maître, cinquante-sixième fragment du genre : « Ce ne sont pas les montagnes, mais les volcans qui font qu'on détienne la vérité ». La précision est d'importance et *joseta* s'en explique : il n'y a que « lave héritée »¹ qui blesse. Vrai ou faux, voilà qui est intraduisible dans toute autre que langue que celle de Pascal et de Voltaire. Tant mieux, sans doute, car les jeux de mots tendent à devenir des jeux de vilains et ceux qui, comme moi, les rapportent, hilares, aussi.² En tout cas, montagnes ou volcans ? Pyrénées,

* Université de Limoges.

¹ *joseta*, le 18 décembre 2012, à 12h44, URL : <http://www.expressio.fr/expressions/verite-en-deca-des-pyrenees-erreur-au-dela.php>

² Dans le même forum, mais environ deux ans plus tôt, c'est jusque dans l'autre monde que la (ou le) redoutable *mickeyla* est allé(e) défier Pascal, qui ne s'attendait sans doute pas à tant de rancoeur posthume : «La vérité du pire aîné reste erreur dans l'au-delà».

Vésuve ou Etna, Teide peut-être? Je laisse à chacun et chacune le soin de décider. On peut aussi estimer, comme José Saramago dans un célèbre roman, que la vérité est insondable et faire en sorte que l'en deçà et l'au-delà des Pyrénées se scindent pour laisser à la péninsule Ibérique la liberté de se transformer en *radeau de pierre* fendant les flots de l'océan en quête du vrai, un peu comme le navire de l'Ulysse dantesque, jadis. Mais n'en arrivons pas à ces extrémités !

Le discours des limites prend souvent une tournure géographique, il est vrai (ai-je dit *vrai* ?). Nous laisserons de côté les frontières politiques pour cette fois-ci. De toute façon, de part et d'autre des Pyrénées, entre la France et l'Espagne, les douanes ne constituent plus un obstacle majeur, même s'il n'en a pas toujours été ainsi. Entre disciplines académiques, le tracé des limites est presque aussi tortueux qu'il ne l'est pour les chancelleries internationales. Et ces limites sont quelquefois plus étanches qu'elles n'apparaissent sur les mappemondes. Entre disciplines, l'indiscipline n'est pas toujours de mise ; elle ne l'est même que rarement.

En 1997, au détour d'un intéressant dialogue entre Gao Xingjian, qui n'était pas encore lauréat du prix Nobel de littérature, et Denis Bourgeois, celui-ci note que la science déblaie l'espace, et celui-là d'ajouter que la philosophie en fait autant. La réplique de Denis Bourgeois ne se fait point attendre : « Tu crois vraiment ? [...] Le philosophe construit des parkings à concept, c'est un architecte qui cherche la meilleure organisation possible dans un espace à une dimension, celle de l'esprit, celle d'une pseudo-rationalité du discours. L'artiste, lui, reçoit ces questions dans toute leur brutalité et essaie d'y répondre un peu comme il peut, avec des moyens moins raisonnés, dans un espace complètement ouvert et multidimensionnel » (Xingjian, 2008: 80). La conversation du jour s'interrompt là ; Gao n'a malheureusement pas le loisir d'approfondir son point de vue. Celui de son interlocuteur est assez clairement formulé, en revanche – peut-être même à l'excès : l'artiste et, partant, le littéraire sont dans le vrai ; le philosophe et, partant, l'architecte sont dans le faux. L'espace est unidimensionnel pour les uns, multidimensionnel pour les autres. Au milieu des disciplines se dressent des Pyrénées soudain devenues infranchissables. Je ne suis pas sûr que les philosophes apprécient le raccourci opéré par Denis Bourgeois.

Quelques années plus tôt, en 1988, l'anthropologue Franco La Cecla affirmait, dans un ouvrage intitulé *Perdersi. L'uomo senza ambiente*, un titre que l'on pourrait traduire par *Se perdre. L'homme sans environnement* : « La géographie du monde n'est pas un texte littéraire, les sémioticiens et autres comparatistes doivent s'en faire une raison. Réduire le paysage à des histoires signifie que l'on

n'est pas capable de le toucher du doigt, de sentir l'irréductibilité de son échelle un sur un, sa tangibilité »³ (La Cecla, 2000 : 145). Le monde est tangible pour les uns, intangible pour les autres. Au milieu des disciplines se dressent des Pyrénées soudain devenues infranchissables. Je ne suis pas sûr que les sémioticiens et les comparatistes apprécient le raccourci opéré par Franco La Cecla.

Je pourrais prolonger pendant quelque temps ce petit jeu avec couplet qui révèle combien binaire est le point de vue des uns et des autres sur les espaces, le monde et les disciplines. Au demeurant, pourquoi se limiter à jeter la pierre à son prochain ? A creuser un peu, on devrait parvenir à me citer moi-même en mauvais exemple. Je ne jurerais pas avoir toujours épargné autrui et en particulier le voisin de la discipline d'à côté. L'histoire du savoir est bâtie sur une tradition de cloisonnements en tous genres. Les connaissances sont classées par disciplines, par groupes de disciplines et presque toujours hiérarchisées. Cela ne concerne pas que les écoles et les universités, mais notre vie quotidienne. Nous avons tous eu la visite d'un maçon contraint d'interrompre ses travaux parce qu'il lui fallait attendre le passage de l'électricien. Nous avons tous fréquenté tel spécialiste, des voies respiratoires par exemple, à qui nous aurions aimé parler de troubles articulaires sans oser le faire pour éviter de paraître naïfs et de s'entendre répondre : « Consultez mon confrère rhumatologue, dont le secrétariat se trouve au troisième étage. L'ascenseur est sur votre droite ». Notre existence consiste bien souvent à dresser une cartographie des lieux du savoir qui sont indispensables à notre bien-être, à notre confort, à notre santé... Or, qui dit cartographie dit organisation rationnelle et vérité établie et illustrée : qui mettrait en doute le bien-fondé d'une carte ? Ne sert-elle pas à nous faciliter le voyage à travers la complexité du monde ?

Nous sommes habituellement soumis à un régime de pensée forte qui tend à transformer l'environnement en évidence, voire en lapalissade. Un plus un égale deux ; quinze minutes avant sa mort il était vivant... Voilà qui est intelligible, voilà qui est contrôlable ! Bien entendu, il est possible de formuler l'idéal de pensée forte de manière plus subtile. C'est ce qu'a fait Umberto Eco, dans un essai consacré à l'arbre de Porphyre (*arbor porphyriana*), qui représenta au III^e siècle de l'ère chrétienne une ambitieuse tentative de classement rationnel du savoir issue d'un commentaire (*Isagogè*) des *Catégories* d'Aristote. Le néoplatonicien Porphyre avait jeté les bases du principe d'arborescence,

³ «La geografia del mondo non è un testo letterario, con buona pace di semiotici e comparatisti. Ridurre il paesaggio a storie significa non essere capaci di toccarlo, di sentire l'irriducibilità della sua scala uno a uno, la sua tangibilità». (La Cecla, 2000 : 145).

en quelque sorte. L'enjeu était de mettre de l'ordre dans l'abondant réservoir des connaissances humaines, ou, comme le dit Umberto Eco, de « réduire le labyrinthe polydimensionnel à un schéma bidimensionnel »⁴ (Eco, 1997: 76). Le principe était celui d'une pensée forte. Pour Eco, il est deux idéaux de pensée forte : l'un aspire à une pensée suffisamment articulée pour rendre compte de la complexité et de l'organicité du monde que nous expérimentons ; l'autre consiste à « construire un monde modèle réduit de manière à ce qu'une pensée, pas trop complexe pour devenir incontrôlable sur le plan intersubjectif, puisse en refléter la structure »⁵ (*ibid.* : 52). En somme, soit on adapte la pensée à la complexité du monde, soit on adapte le monde à une pensée simplifiée – mais dans les deux cas, il y aurait à redire, car on perçoit bien la force de l'artifice.

L'effort entrepris par Porphyre n'est pas resté sans lendemain. Il a même trouvé un extraordinaire développement au début du Moyen Age, à une époque où visiblement il devenait urgent de dresser un bilan global des connaissances conformément à une logique fondée sur le principe unificateur d'un monothéisme triomphant. On conçut alors les arts libéraux et leurs catégories. Au VI^e siècle, la *quadriivium* fut mis en forme par Boèce, qui, soit dit en passant, avait traduit l'*Isagogè* de Porphyre en latin. Le *quadriivium* rassemblait arithmétique, musique, géométrie et astronomie, autrement dit les sciences considérées comme mathématiques ; quant au *trivium*, pensé entre autres par Cassiodore, contemporain de Boèce, il réunissait grammaire, rhétorique et dialectique. Toutes ces disciplines constituaient, comme je l'ai dit, les arts libéraux. Leur découpage correspond à la durable et très classique répartition entre les branches du savoir, littéraires d'un côté et scientifiques de l'autre. Elle s'applique encore aujourd'hui dans les lycées. En France, il y eut avant 1995 un bac A et un bac C ; il y a maintenant un bac L (littéraire) et un bac S (scientifique). Les réformes se suivent au rythme des changements de ministre, mais le clivage radical se pérennise. À côté des arts libéraux, se déployaient les arts dits « serviles », concernant l'artisanat, et les beaux-arts, qui, de nos jours, font tous l'objet d'enseignements spécifiques. On serait tenté de dire que depuis

⁴ «[...] ridurre il labirinto, polidimensionale, a uno schema bidimensionale» (Eco, 1997 : 76).

⁵ «Ci sono due ideali di pensiero 'forte'. In un primo caso si aspira a un pensiero così complesso (ma al tempo stesso organico) che possa rendere ragione della complessità (e organicità) del mondo nella nostra esperienza, o mondo naturale. Nel secondo caso si aspira a costruire un mondo-modello ridotto in modo tale che un pensiero, non così complesso da essere incontrollabile intersoggettivamente, possa rispecchiarne la struttura» (*ibid.* : 52).

l'aube du Moyen Age jusqu'ici rien de bien nouveau ne s'est mis à briller sous le soleil, pour le moins dans ce domaine. Le cloisonnement entre disciplines est né dans les monastères médiévaux ; il a été perpétué avec une certaine constance dans les universités de ce début de millénaire dans maints pays.

Une autre question a traversé les âges : existe-t-il ou existait-il une discipline reine ? Ce fut pour un temps la philosophie. Selon Hugues de Saint-Victor, savant et mystique saxon de la première moitié du XII^e siècle, « philosophia est ars artium, et disciplina disciplinarum, id est ad quam omnes artes et disciplinae spectant » (Saint-Victor, 1973: 35). La discipline dominante est celle vers où toutes les autres convergent. Mais le paysage est instable. Alors que la scolastique était à son apogée, la philosophie fut supplantée par la dialectique, non sans un torrent de controverses. Rabelais s'est gaussé de cette dispute féroce dans son *Pantagruel*, mais il n'empêche que le combat, poursuivi dans les cercles humanistes, fit rage très longtemps. Peut-être se prolongea-t-il jusqu'à ce que les sciences dites « exactes », issues de l'ancien *quadrivium*, eurent commencé à prendre le dessus sur les humanités classiques. Le tournant s'opéra vers la fin du XIX^e siècle ; il se confirma tout au long du siècle suivant et jusqu'à notre actualité. En France, au XIX^e siècle, il était loisible au candidat de rédiger sa thèse en français ou en latin, à son gré ; dans certaines disciplines, la thèse en latin était même une obligation. Ce n'est qu'en 1907 que l'épreuve de composition latine a été retirée du concours de l'agrégation. Le déclin du latin correspond chronologiquement à l'avènement des mathématiques et autres disciplines scientifiques dans le monde de l'enseignement. Ce basculement, qui est la conséquence plus que probable du positivisme et du mythe du progrès scientifique qu'il conforta, produit encore ses effets en 2015. Or une partie des scientifiques de l'époque contemporaine sont allés à rebours de ce diktat qui fait des mathématiques le parangon d'une pensée forte. Le premier théorème de l'incomplétude formulé par Gödel en 1931 énonce fort bien le principe de cette relativisation – pour peu qu'on le traduise dans un vocabulaire accessible, comme a su le faire le mathématicien Stephen Cole Kleene : « Toute théorie effectivement produite et capable d'exprimer une arithmétique élémentaire ne peut être à la fois cohérente et complète. En particulier, pour chaque théorie formelle cohérente et effectivement produite démontrant certaines vérités arithmétiques de base, il est un postulat arithmétique qui sera vrai sans être démontrable par la ladite théorie »⁶ (Kleene, 1967 : 250). En somme,

⁶ «Any effectively generated theory capable of expressing elementary arithmetic cannot be both consistent and complete. In particular, for any consistent, effectively generated

il n'est aucun langage parfait, auquel la vérité serait consubstantielle, car cette vérité échapperait à tout système de preuve. C'est donc que toute évidence est potentiellement une évidence trompeuse.

Il est significatif, me semble-t-il, que les premières allusions à la nécessité de franchir les limites des disciplines prises chacune isolément aient été faites grosso modo à partir du moment où fléchissait la pensée forte qui avait accompagné la modernité et trouvé dans le positivisme son expression la plus assurée. C'est en effet à l'Ecole de Chicago, qui a imprimé une impulsion extraordinaire aux sciences sociales que l'on attribue en général la paternité du raisonnement et surtout d'une méthodologie interdisciplinaire, à partir des années vingt et trente du vingtième siècle et surtout après la Seconde Guerre mondiale. Encore aujourd'hui, mais hors de la sphère sociologique et urbanistique, il existe un programme d'« arts interdisciplinaires » délivré par un département spécialisé du Columbia College Chicago. La « cité venteuse » reste une référence en la matière – en *les* matières.

Sur un plan différent, cette ouverture interdisciplinaire a été annoncée et accompagnée par l'essor d'un jeu de métaphores où le sentiment et la méthode ont retrouvé une certaine proximité. Les exemples abondent ; on en trouve un peu partout, à travers le monde. Le rāga est le cadre mélodique dans lequel se déploie la musique indienne. En 1993, la romancière indienne Gita Mehta, dont le doctorat situé surtout aux Etats-Unis nécessitait quelques explications qu'elle jugeait utiles, associa, comme le demande l'étymologie du terme sanscrit, son et sentiment. Pour rendre cette idée, voici la formule à laquelle recourt un de ses personnages : « Les ragas sont l'architecture de l'émotion »⁷ (Mehta, 1993 : 220). Une décennie plus tard, Giuliana Bruno a publié un très bel *Atlas of Emotion : Journeys in Art, Architecture, and Film* (2004). Les émotions sont appréhendées à travers une architecture ; on en dresse un atlas, comme le faisait déjà Madeleine de Scudéry avec sa *Carte de Tendre* trois siècles et demi plus tôt. De fait, et je le répète, on ne cesse aujourd'hui de cartographier toutes les données du savoir, tous les sentiments, tout ce qui fait l'humain. Afin de retrouver son chemin dans un univers où l'excès d'information défie le sens de l'orientation, le sociologue et philosophe Bruno Latour a proposé voici quelques années un cursus universitaire MACOSPOL, dont l'enjeu était

formal theory that proves certain basic arithmetic truths, there is an arithmetical statement that is true, but not provable in the theory» (Kleene, 1967 : 250).

⁷ «The ragas are the architecture of emotion» (Mehta, 1993 : 220).

Mapping Controversies on Science for Politics. En définitive, Latour était confronté au même souci que Porphyre. Comment cartographier l'indéfini ?

La littérature n'est pas en reste. En 2007, dans un livre qui a connu un succès important, Peter Turchi explorait les *Maps of the Imagination : The Writer as Cartographer*. Les métaphores rapprochent hypothèses méthodologiques et situations sentimentales ou émotionnelles ; elles font en sorte que se côtoient les humanités et les sciences dites « dures ». En outre, ces métaphores présentent souvent une valence spatiale. La cartographie est indéniablement à la mode. Le paysage aussi, qui peut être mental ou corporel – ce que Freud avait montré, et Rabelais bien avant lui. Souvenons-nous du monde possible que l'on découvre dans la bouche de Pantagruel. La géographie aussi se fait entendre, qui n'est pas qu'une discipline mais une métaphore littéraire prestigieuse qu'Almudena Grandes, entre bien d'autres, a illustrée dans son *Atlas de Géographie humaine* (1998). On pourrait ainsi multiplier les exemples. On notera juste que leur fréquence n'a cessé d'augmenter au fil de ces dernières années. Beaucoup de ces métaphores sont désormais éculées.

Dans un même mouvement, diverses disciplines ont accepté de sortir de leur pré carré pour aller rendre visite à leurs voisines, dont l'herbe, comme chacun sait, est toujours plus verte. Parfois, mais à de plus rares moments, elles ont ouvert leurs portes – ou leurs barrières, comme il sied à l'entour d'un « pré carré » – à d'autres disciplines dont on avait compris qu'elles étaient plutôt désireuses d'entreprendre une découverte qu'une conquête. La géographie est allée rendre visite à la littérature dès les années soixante-dix du siècle dernier. L'assiduité a augmenté à partir de la fin des années quatre-vingts. Dans *La Géocritique* (2007), j'ai pu mentionner le nom de quelques-uns des pionniers, anglophones pour la plupart, dont je répète les noms pêle-mêle : Denis Cosgrove, Stephen Daniels, James S. Duncan, David Ley, Derek Gregory, David Woodward, auxquels on ajoutera Marc Brosseau, qui, au Québec, a plaidé la même cause dans *Des romans-géographes*, en 1996. Entre-temps, les géographes français ont emboîté le pas de leurs confrères d'Outre-Manche et d'Outre-Atlantique. Les colloques auscultant les relations entre littérature et géographies se sont multipliés. Je mentionnerai à titre d'exemple celui qu'ont organisé Lionel Dupuy et Jean-Yves Puyo à l'Université de Pau et des Pays de l'Adour, en octobre 2013 : *Imaginaires géographiques et géographies de l'imaginaire – approches interdisciplinaires de l'espace*. Les mots-clés concernant le dialogue entre disciplines sont présents, de même qu'un ample corpus d'auteurs examiné sous l'angle géographique : George Perec, Federico García Lorca, Josep Pla, Jules Verne, Richard Brautigan, etc.

Sur le versant littéraire, cette fréquentation a longtemps été tenue pour suspecte, voire condamnable. Le structuralisme dominant n'appréciait guère le hors-texte, la littérature paraissait étrangère à la question du référent (géographique, notamment) et puis, disons-le, les disciplines littéraires craignaient de se voir affaiblies par l'arrivée de scientifiques plus durs qu'eux sur les terres de l'imaginaire. Les géographes ne furent pas toujours bien accueillis ; on les pensait incapables de faire preuve d'un minimum de « sensibilité littéraire » ; on les croyait bien en peine de commenter autre chose que la forme d'une ville – quant au cœur des mortels... oui, Baudelaire était censé se retourner dans sa tombe ! La géopétique telle que la pratiquait, et la pratique toujours, Kenneth White constituait une limite à ne pas franchir, une extrême concession faite au facteur géographique en littérature et dans les arts.

On a cependant fini par admettre que lorsqu'un Julien Gracq, derrière le pseudonyme duquel se dissimule, comme on sait, le géographe Louis Poirier, décline les formes d'une ville le sujet peut devenir poétique et l'on a reconnu qu'il n'y avait aucune raison de s'inquiéter pour la sérénité *post mortem* de Baudelaire. Ceci étant dit, Marc Brosseau n'a guère été épargné par la critique (littéraire) et les rares littéraires qui s'aventuraient sur le terrain du référent guère davantage. Je conserve moi-même quelques souvenirs émus des années quatre-vingt-dix, où le caractère « littéraire » de mes travaux était questionné par plus d'un. Le nouveau millénaire aura quelque peu aplani le terrain et permis au *spatial turn* de s'accomplir. La géocritique a trouvé son essor dans ce contexte, de même que d'autres approches littéraires du phénomène géographique, comme la « géographie littéraire », à laquelle Michel Collot, en particulier, a donné son élan, ou l'écocritique, qui, bien qu'elle se soit développée dès les années quatre-vingts en Amérique du Nord, a tardé quasiment deux décennies avant de pouvoir s'installer à son aise dans un pays comme la France.

Gilles Deleuze et Félix Guattari ont opéré une distinction fondamentale entre espaces lisses et espaces striés. Je crois qu'il est inutile de revenir sur ces concepts, qui sont bien connus de tous ceux et toutes celles qui réfléchissent à une conceptualisation de l'espace. De ces deux auteurs, l'un agissait en philosophe, l'autre en psychanalyste (qui devint par la suite un promoteur de l'écophilosophie). L'un et l'autre s'étaient appuyés sur les célèbres travaux d'André Leroi-Gourhan, ethnologue et historien. Le distinguo entre espaces lisses et espaces striés se situe par conséquent quelque part entre philosophie, psychanalyse, histoire et ethnologie. Dans *Le Monde plausible* (2011), j'ai moi-même travaillé les concepts classiques d'espace et de lieu dans une optique post-deleuzienne en essayant de montrer comment l'espace, virtuellement

ouvert, tend à se transformer en lieu clos, du fait de l'emprise qu'exercent sur lui les sociétés – et surtout la société occidentale, imprégnée par l'idée de territoires à constituer et à délimiter, souvent dans une logique coloniale. Je me suis aussi efforcé d'indiquer que la clôture n'était pas une fin en soi et que tout lieu pouvait redevenir un espace ouvert sur l'imaginaire et sur un jeu d'identités foncièrement plurielles.

En un sens, il convient que l'étude des espaces s'inscrive dans la typologie mentionnée ci-dessus. Elle deviendrait elle-même un espace ouvert à toutes les disciplines – un espace de mise en commun de méthodologies et d'habitudes échappant au carcan monodisciplinaire, à la logique du lieu clos. Il s'agirait en somme d'en revenir à cette même ouverture polydimensionnelle qui avait provoqué l'effroi de Porphyre. Etudier l'espace, sous un angle littéraire, ou sous quelque autre angle que ce soit, suppose le décloisonnement des connaissances. La littérature est convoquée, mais avec elle la géographie, la philosophie, l'histoire, l'urbanisme, et bien d'autres. Oui, les espaces littéraires appellent l'indiscipline. Leur étude aussi. Pour rester opératoire, on acceptera simplement que cette indiscipline prenne la forme d'une interdiscipline bien tempérée.

Bibliographie :

- DEFAUX, Gérard (1973), *Pantagruel et les Sophistes*, La Haye, Martinus Nijhoff.
- ECO, Umberto (1997), «L'antiporfirio», in *Il pensiero debole*, a cura di Gianni Vattimo e Pier Aldo Rovatti, Milano, Feltrinelli [1983].
- KLEENE, Stephen Cole (1967), *Mathematical Logic*, New York, Willey.
- LA CECLA, Franco (2000), *Perdersi. L'uomo senza ambiente*, Bari, Laterza [1988].
- MEHTA, Gita (1993), *A River Sutra*, New York, Vintage International.
- SAINT-VICTOR, Huges de (1973), *Didascalion. De Studio legendi*, A critical text edited by Brother Charles H. Buttimer, Washington D.C, The Catholic University of America Press, 1939, II,1, *apud* Defaux, 1973.
- XINGJIAN, Gao (2008), *La raison d'être de la littérature, Suivi de "Au plus près du réel", dialogues avec Denis Bourgeois*, La Tour d'Aigues, Aube.

TITRE: Approche indisciplinée des espaces littéraires

RÉSUMÉ : Dans un contexte où les études portant sur la spatialité se multiplient – car effectivement un Spatial Turn s’est produit ces dernières années, voire ces trois dernières décennies – toute une série d’approches sont envisageables. S’en tenir aux critères spécifiques d’une discipline donnée serait réducteur. Sans doute convient-il de faire preuve d’un minimum d’indiscipline pour franchir le pas de l’interdiscipline et d’un authentique discours interdisciplinaire, qui, dans le sillage de la célèbre pensée de Pascal, apprécierait la vérité de part et d’autre des Pyrénées et non seulement à l’abri d’une frontière – qu’elle soit géographique ou, justement, disciplinaire. Pour se lancer dans cette aventure, on prendra aussi en compte quelques éléments qui se rapportent à l’histoire de la division du savoir en disciplines (l’arbre de Porphyre, par exemple).

TITLE: Undisciplined Approach to Literary Spaces

ABSTRACT: In a context where studies focusing on space endlessly multiply – in effect, a spatial turn has come about in these past few years, more specifically in the last three decades – a range of approaches is quite foreseeable. Remaining within the bounds of the specific criteria of a given discipline would be reductive. Undoubtedly, one must demonstrate a minimal amount of ‘un-discipline’ so as to achieve interdiscipline and evince a genuine interdisciplinary discourse, which, in the light of the famous insight of Pascal, appreciates truth on both sides of the Pyrenees and not remain confined, sheltered, at a given border – whether it be geographical or, precisely, disciplinary. In order to embark on such an adventure, one must also take into account a few elements pertaining to the history of the division of knowledge into disciplines (the tree of Porphyry, for example).

Data de recepção / date of submission: 10.2014

Data de aceitação / date of acceptance: 11.2014